



HAL
open science

Représentation du risque et esthétique du désastre au Japon

Mathieu Gaulène

► **To cite this version:**

Mathieu Gaulène. Représentation du risque et esthétique du désastre au Japon. La perception et les représentations du risque. Droit et contentieux du nucléaire, Jul 2022, Nîmes, France. pp.43-50. <hal-04936810>

HAL Id: hal-04936810

<https://hal.science/hal-04936810v1>

Submitted on 26 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Représentation du risque et esthétique du désastre au Japon

Mathieu Gaulène

Chercheur postdoc (JSPS) à l'International Research Institute of Disaster Science (IRIDeS),
Tohoku University.

Chercheur associé au Centre de recherches sur le Japon (CRJ, EHESS).

E-mail : mathieu.gaulene@gmail.com

Comme tout évènement traumatique, les catastrophes du 11 mars 2011 ont donné lieu au Japon à un ensemble d'éléments narratifs visant à faire sens d'un évènement protéiforme, un « gigantesque complexe » (Uchiyamada 2013, 121) que les Japonais ont rapidement désigné sous le terme de « 3.11 ». Il est ainsi difficile de séparer l'accident nucléaire de la centrale de Fukushima Daiichi du reste de ces catastrophes dont la date seule scelle l'unicité. Pourtant, il s'agit bien de l'objectif de certains récits sur l'accident de Fukushima Daiichi, les rapports d'enquête et documents universitaires notamment, qui sous l'argument du déterminisme scientifique entendent rendre compte de l'évènement « Fukushima » de manière à la fois circonscrite et technique. En somme, ces récits scientifiques prétendent pouvoir rendre compte d'un désastre en faisant abstraction de l'évènement traumatique qui l'a vu naître et de la manière dont il est culturellement appréhendé. Cela est-il réellement possible et souhaitable ?

Nommer pour unifier la complexité

Les difficultés à rendre compte correctement d'une crise commencent dès son abord, lorsqu'on veut la nommer. Si à l'étranger, le terme de Fukushima a été largement repris pour désigner l'accident nucléaire, mais aussi parfois de manière confuse l'ensemble des évènements du 11 mars, au Japon c'est celui de 3.11 qui prévaut, n'évitant pas pour autant les difficultés à circonscire ce désastre. Car que peut bien signifier 3.11 ? C'est un agglomérat confus d'évènements, un évènement-monstre, défini avec peine en français par le terme de « triple catastrophe » qui tente déjà de le réduire à trois. Une définition possible de cet évènement a été donnée sous la forme d'un inventaire volontairement incohérent par l'anthropologue Uchiyamada Yasushi :

« En utilisant cette abréviation ressemblant au “9.11” pour désigner ce gigantesque complexe, nous avons immédiatement produit une connaissance parcellaire. Un immense tremblement de terre d'une magnitude de 8,8 corrigée à 9, un gigantesque tsunami, Miyako¹, Ôfunato, Rikuzentakata, Kesenuma, Minamisanriku, Onagawa, Ishinomaki, Natori, Minamisôma, dégâts dont l'importance devient de plus en plus visible, centrale nucléaire de Fukushima Daiichi, explosion(s), imprévisible, les 50 de Fukushima, pollution radioactive, Futaba, Ôkuma, Namie, Tomioka, Iitate, coupures de courant prévues, “il n'y a pas de danger immédiat pour la santé”², rumeurs néfastes³, opérations de secours, installations portuaires détruites, affaissement de terrains, montagnes de débris, odeur

¹ Ville de la préfecture d'Iwate détruite par le tsunami dont la vague aurait atteint 37,9 mètres de haut d'après Tsuji Yoshinobu, professeur au centre de recherche sur les tremblements de terre de l'université de Tôkyô (<https://www.japantimes.co.jp/news/2011/04/04/news/iwate-saw-wave-test-38-meters/#.WlqzDskWfEQ>).

² Phrase prononcée lors d'une conférence de presse le 23 mars 2011 par Edano Yukio, secrétaire général et porte-parole du cabinet de Kan Naoto.

³ Cette expression utilisée par le gouvernement japonais, a été reprise et traduite par l'ambassade du Japon en France dans un PDF envoyé à l'automne 2011 aux journalistes français et intitulé « Lutte contre les rumeurs néfastes ».

pestilentielle, liste des morts qui s’allonge, personnes disparues, école primaire d’Okawa⁴, “Gambare Nippon !”⁵, vie dans les centres de réfugiés, chute des offres d’emploi, enlever les débris, forces d’auto-défense, bénévoles, plan de reconstruction, restriction des constructions, zone spéciale de pêche, problèmes d’assurances, pin solitaire miraculé, “Je veux vous donner du courage !”, logements préfabriqués temporaires, solitude, déclaration de l’arrêt à froid, travaux de décontamination, déplacement en hauteur, ceux qui pleurent leurs morts, chercher des souvenirs, aller de l’avant, sortir du nucléaire, marché de la reconstruction, irradiation interne, un tsunami “peut survenir à tout moment” supprimé⁶, détournement de fonds du budget de la reconstruction, irradiation cachée, ne plus revenir au village d’antan, faille active sous le réacteur nucléaire, décontamination bâclée... tel est l’index que l’on peut s’amuser à poursuivre »⁷ (Uchiyamada 2013, 121-22).

Uchiyamada donne à voir ainsi en un paragraphe la difficulté à circonscrire un désastre humain qui par son ampleur déborde de partout. Cet agencement d’évènements n’est pas une chaîne causale mais tous sont liés. On perçoit certes un élément déclencheur, le séisme, mais les évènements qui suivent obéissent à des logiques propres. Ce qui fait sens, c’est en quelque sorte comme le souligne Michel Foucault dans *Les mots et les choses*, un lieu imaginaire commun, non pas la préfecture de Fukushima (*Fukushima-ken* 福島県) mais ce temps-espace devenu mythique, *Fukushima* (*Fukushima* フクシマ) lié à une date, le 3.11⁸.

Nommer l’évènement, c’est déjà lui donner une existence, et s’engager sur la voie d’une représentation du désastre, du risque à venir, ou rétroactivement du risque ignoré. Or cette représentation du risque et de la crise se fait toujours à partir d’un arrière-plan social où la culture joue un rôle important. Pour le comprendre, partons de la racine même du sens de « représentation ».

De la représentation à l’esthétique du désastre

Pour le philosophe Yamauchi Tokuryû, la représentation peut être définie comme le soubassement à toute affirmation ou négation. Il montre cela à partir de l’étymologie allemande du mot représentation (*Vorstellung*), qui signifie littéralement « ce qui est mis avant » (*vorstellen*). Selon Yamauchi, il s’agit là d’une donnée qui n’est pas encore passée à travers le tri du jugement de valeur, une « prémisse » en somme à toute affirmation ou négation. La représentation écrit-il, est « ce qui se pose tel quel devant les yeux, vierge pour ainsi dire, encore sans rapport avec la distinction entre le vrai et le faux » (Yamauchi 2020, 59). C’est en somme l’arrière-plan non-affirmé d’une affirmation à venir.

⁴ Dans cette école d’Ishinomaki, 74 enfants, 10 enseignants et un nombre incertain de parents périrent, faute d’avoir été évacués avant l’arrivée du tsunami. Alors qu’ils avaient le temps de se réfugier sur une colline à proximité, les professeurs refusèrent d’écouter diverses alertes et respectèrent les consignes du manuel les enjoignant à se calfeutrer dans l’école. Un procès en 2016 a conclu à la responsabilité des enseignants.

⁵ Littéralement « Courage Japon ! ». Slogan patriotique très populaire dans l’après-3.11, parfois décliné en « Courage Tôhoku ! ».

⁶ En référence à un rapport remis par le comité de recherche sur les séismes à trois entreprises dont Tepco en février 2011, et dont un passage mentionnant la probabilité d’un tsunami gigantesque « pouvant survenir à tout moment » sur la côte de Sanriku avait été supprimé par son ministère de tutelle, le Ministère de l’éducation, des sciences et du sport (Mext) (« Le passage décrivant un tsunami gigantesque ‘pouvant survenir à tout moment’ supprimé d’un rapport du Mext », *Chugoku Shimbun*, 28 février 2012).

⁷ Notre traduction.

⁸ Le mot « Fukushima » étant tellement devenu étranger dans son acception de « désastre » que les Japonais l’écrivent en *katakana* lorsqu’ils évoquent l’accident, c’est-à-dire avec les caractères syllabaires pour l’emprunt de mots étrangers. Il s’est opéré la même chose pour le bombardement d’Hiroshima.

L'allemand *Vorstellung* permet d'élucider l'ambiguïté qu'a créé en français ou en italien sa traduction par représentation, le préfixe *re* pouvait laisser croire faussement à une duplication d'une image première. Bergson a même proposé, sans succès, que le mot *présentation* soit utilisé, car il s'agit bien de ce qui se présente à l'esprit (Lalande 2010, 821), tandis que Peirce dans ses premiers écrits proposait de décorréliser le mot représentation de son mot d'origine en allemand, pour en faire ce qui deviendra le signe (De Tienne 1996, 112).

La sémioticienne Patrizia Violi prend acte de cette ambivalence pour affiner cette définition, dans le cas de la représentation d'un trauma collectif. Comme toute expérience traumatique, la représentation se fait en deux phases. Dans la première, l'expérience traumatique se présente à l'esprit et se répète indéfiniment, plongeant l'individu ou la société dans un stade de stress post-traumatique. Il s'agit là de la « re-présentation ». Dans un second temps ce trauma s'extériorise, prend sens sous la forme de mots, de sons, d'images, d'un récit qui lui donne une consistance sous la forme d'une « représentation ». Cette représentation extériorisée, pouvant apparaître sous la forme d'objets culturels (Portelli 2017), façonne à son tour une représentation intériorisée de l'évènement qui ne cesse d'évoluer dans ce rapport dialogique⁹.

Cette représentation d'une crise devient alors, par répétition, par les « leçons » (AIEA 2015) qu'on en tire, la représentation d'un risque à venir. La représentation de l'objet « risque/crise » est ainsi en perpétuelle renégociation en fonction des éléments nouveaux qu'apporte chaque crise qui reste un évènement unique et complexe (Mazel-Cabasse 2017). Loin d'être une image figée d'un objet, nous voyons ainsi que la philosophie japonaise et la sémiotique proposent une définition de la représentation comme image fluctuante et évolutive de son objet.

Le fondateur de la sémiotique Charles Sanders Peirce propose un système de description phénoménologique du réel à même de rendre compte de ce lien étroit et fluctuant entre une représentation d'une crise et la perception du risque qu'elle engendre. Sa philosophie se fonde sur une description de trois strates du réel. La première est celle dans laquelle nous évoluons, un monde de signes figés, sur lequel nous nous entendons collectivement par convention, et qui permet d'avoir prise sur le réel. C'est ce qu'il nomme la tiercéité. Ce monde se trouve parfois perturbé dans son fonctionnement par l'irruption d'un évènement inexplicable, une crise, une aberration, un évènement inédit qui en quelque sorte vient nous rappeler la fluctuance d'un quotidien que nous croyons solidement établi. Ce second il le nomme secondéité. Cette fluctuance en arrière-plan, c'est le réel que l'on ne peut jamais atteindre, ce monde premier tel que l'a vu Adam le jour où il a ouvert les yeux sur lui la première fois, et que Peirce nomme la priméité (Peirce 1931a, CP 1.312).

A ces trois niveaux de réalités, Peirce fait correspondre trois manières d'aborder le réel. La logique qui correspond à la tiercéité, l'éthique qui relève de la secondéité et l'esthétique qui désigne ici tout autre chose que la recherche du Beau, à moins que l'on entende par là le plaisir esthétique de la conformité d'une représentation à son objet, c'est-à-dire d'une représentation la plus proche du monde priméale (Peirce 1931a, CP 1.578). L'esthétique peut être ainsi décrite comme la strate la plus profonde à toute logique¹⁰. L'esthétique, proche de l'idée de présentation

⁹ Cette dynamique que nous décrivons ici peut être rapprochée du rapport « trajectif » de la mésologie berquienne (Berque 1986, 148), ou de la « dépendance influxuelle » dans la sémiotique peircienne (De Tienne 1996, 62-64).

¹⁰ Cette idée est venue à Peirce à la lecture des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* de Friedrich Schiller, pour qui la liberté politique en tant que « raison partagée » s'appuie sur la liberté morale qui elle-même prend naissance dans le sens de la beauté (De Tienne 1996, 31). Peirce s'inspire aussi de la manière dont Kant a redéfini ce concept avec son « esthétique transcendantale » qui désigne l'étude des « formes a priori de la sensibilité » (Lalande 2010, « Esthétique »), et peut être ainsi rapproché du concept d'ontologie (Descola 2015).

(ou *Vorstellung*), est donc l'arrière-plan à tout discours sur la représentation du monde extérieur, et donc des crises qui s'y produisent ou risquent de s'y produire à nouveau.

Les récits sur le 3.11 sont donc potentiellement porteurs, en filigrane, d'une esthétique particulière du désastre. Ici, nous présentons les résultats d'une analyse d'un objet supposé vierge de toute contamination esthétique, les discours scientifiques sur l'accident de Fukushima Daiichi, qui était l'objet de notre thèse.

Quelle esthétique du désastre à l'œuvre à Fukushima ?

À la suite de l'accident nucléaire de Fukushima Daiichi, plusieurs rapports d'enquêtes et récits scientifiques ont conclu à un accident où la cause fondamentale serait à trouver dans la culture et le comportement des Japonais (NAIIC 2012; Hatamura 2012; Funabashi 2014; Yanagida 2013; Matsumoto 2012). Bien que la distance soit trop grande pour établir un lien de causalité entre une culture nationale et un évènement de désastre, ce type de « causalité » est très fréquente au Japon dans des essais que l'on nomme « nippologies » (*nihonjinron* 日本人論), à l'instar d'un ouvrage collectif très célèbre liant la défaite militaire et les difficultés organisationnelles des entreprises d'après-guerre en fonction d'une même cause culturelle (Tobe et al. 1984).

De manière surprenante, cette causalité se retrouve ici dans des écrits scientifiques qui revendiquent dès leur abord une approche déterministe, à l'instar du rapport de la Commission d'enquête du Parlement sur l'accident de Fukushima (NAIIC) dont le président Kurokawa Kiyoshi conclura à une cause « Made in Japan » (NAIIC 2012). De plus, cette causalité surprenante d'un « Made in Japan » se justifie dans ces écrits en arrimant Fukushima à un dense réseau d'analogies tissé entre des évènements historiques de nature différentes, comme la défaite de la Seconde Guerre mondiale ou la crise financière des années 1990 (Matsumoto 2012; Hatamura 2012; Funabashi 2014). Loin de nous arrêter à la simple catégorisation « nippologique », nous avons voulu comprendre pourquoi cette causalité « analogique » était possible, comment elle s'articulait dans le discours de ces gestionnaires de la crise, et qu'est-ce qu'elle révélait de l'esthétique du désastre à l'œuvre à Fukushima.

Pour comprendre plus en profondeur le fonctionnement de ce raisonnement analogique travesti en causalité (Berque 1986, 120), nous avons mené en 2017 et 2018 une série d'entretiens entre Tôkyô, Sendai et Kyôto avec les scientifiques d'un champ intellectuel « Made in Japan ». Parmi eux, certains sont les ex-présidents des commissions et comité d'enquête sur l'accident de Fukushima Daichi – Kurokawa Kyoshi, Hatamura Yôtarô, Funabashi Yôichi – tandis que d'autres sont des universitaires – Matsumoto Miwao, Juraku Kohta, Yoshioka Hiroshi. Ils expriment tous des conclusions différentes sur l'accident, mais ont pour point commun de faire des analogies entre Fukushima et d'autres évènements de crise de nature différente, afin de donner du sens à cette nouvelle crise. Ils mobilisent ainsi une certaine représentation de la crise pour expliquer Fukushima, représentation elle-même porteuse d'une certaine esthétique du désastre.

Nous avons mené des entretiens semi-directifs avec eux, les interrogeant sur ces analogies et laissant l'espace ouvert à la formulation de nouvelles analogies. Nous avons ensuite, à l'aide du logiciel d'analyse textuelle Nvivo, procédé à une double analyse thématique. Dans une première phase dite inductive (Glaser et Strauss 1967), nous avons fait remonter les thèmes principaux qui ressortaient de ces entretiens, en nous souciant d'en extraire des concepts généraux. Dans une seconde phase, nous avons décomposé l'argumentaire, en particulier celui

mobilisant un raisonnement analogique, en ayant recours à une formule du raisonnement analogique proposé par Peirce (Peirce 1931b, 2.733). Celle-ci, se compose d'une structure de base du raisonnement, l'abduction, qui fonctionne comme un « calcul rétrospectif » (Levesque 2015) plus ou moins conscient liant par une analogie simple un événement nouveau à d'autres plus anciens en vertu de caractéristiques communes. C'est un raisonnement hypothétique qui, à l'instar de l'analogie en sciences cognitives, peut être décrit comme le « cœur du raisonnement » (Hofstadter et Sander 2013). Mais l'intérêt de la formule de Peirce est qu'il y adjoint une induction faisant remonter une propriété structurelle cachée vers laquelle tend le raisonnement. C'est cette propriété structurelle propre aux analogies exprimées sur l'accident de Fukushima que nous avons voulu faire émerger en croisant nos deux approches textuelles, afin d'ébaucher l'esthétique du désastre à l'œuvre dans ces analogies.

Au Japon, et dans le discours de ces intellectuels, ces propriétés structurelles correspondent à un contre-holisme et à une inertie qui s'expriment à travers diverses critiques du « fonctionnement parcellaire » des ministères ou des armées ou de l'« incapacité à changer » commune aux Japonais, qu'ils soient responsables des décennies perdues des années 1990-2000, de la défaite de la Seconde Guerre mondiale, ou de la perte de contrôle des réacteurs à Fukushima Daiichi. Cette esthétique du désastre est arrimée à un cycle de crise et de succès, lui-même perçu en fonction d'une ouverture et fermeture du pays sur un *regard imaginaire extérieur*. Fruit à la fois d'une trajectoire historique particulière du Japon (Katô 2009; Souyri 2010), et d'une esthétique liée aux traditions de sagesse d'Extrême-Orient (Nāgārjuna 2002), Fukushima et ses analogues du désastre ont ainsi comme plus petit dénominateur commun, la crainte d'une déviance par rapport à un idéal que nous nommons *holomouvement*, et qui serait donc l'inverse du contre-holisme et de l'inertie. Ceci remonterait à une esthétique ancienne, héritée notamment du taoïsme, où les 10 000 essences qui composent le monde sont à la fois en lien entre elles et en mouvement.

Le sinogramme du désastre en japonais, *sai* 災, semble garder d'ailleurs la trace de cette esthétique. Représentant de manière iconique un feu 火 surmonté d'un fleuve 川, dans sa graphie ancienne remontant à l'écriture ossécaille, ce dernier était barré d'un trait symbolisant le barrage 𠄎. L'explication selon le dictionnaire d'étymologie japonais de référence *kanjigen* 漢字源 est que le signe *sai* 災 du désastre symbolise un « événement naturel qui fait obstacle au cours normal de la vie » (*junchô na seikatsu o habamu shizen no deki goto* 順調な生活をはばむ自然の出来事) (Tôdô 2010, 963; Heimburger 2018). Autrement dit, un arrêt ou une tendance à l'arrêt du mouvement et du lien interrompant temporairement le fonctionnement idéal du monde fondé sur le holomouvement.

Trouver une esthétique cachée derrière l'apparente modernité d'un discours se voulant émancipé du contexte traumatique et culturel qui l'a vu naître a plusieurs implications. La plus importante nous semble-t-il est qu'elle confirme comme le pressentait déjà Peirce, que toute logique humaine se construit sur une esthétique, que nous redéfinissons en *codex*, c'est-à-dire une mémoire collective. Tout comme un événement perçu comme similaire peut réactiver chez l'individu un traumatisme par analogie, à l'échelle d'un peuple la survenue d'un désastre enclenche une exploration du *codex*, à la recherche d'événements permettant de faire sens. Par retour, les narrations qui en résulte, de la même manière que les « lieux de trauma » (Violi 2014), contribuent à redéfinir cette mémoire collective du désastre et à la renforcer.

Cette mémoire collective n'est donc pas figée et peut être réagencée à tout moment, mais plus qu'un terrain neutre sur lequel une logique dominante se déplacerait à sa guise, elle oriente par

ses sillons de l'habitude et de la croyance, une certaine manière de se représenter le désastre et d'en faire le récit, qu'il soit scientifique ou non.

Références bibliographiques

- AIEA. 2015. « L'accident de Fukushima Daiichi. Rapport du directeur général ». Vienne.
- Berque, Augustin. 1986. *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris : Gallimard : Nrf.
- De Tienne, André. 1996. *L'analytique de la représentation chez Peirce. La genèse de la théorie des catégories*. Bruxelles : Presses Universitaires Saint Louis.
- Descola, Philippe. 2015. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Funabashi Yôichi. 2014. *Genpatsu haisen. Kiki no rîdâshipu toha* 原発敗戦。危機のリーダーシップとは [La défaite du nucléaire. Du leadership en temps de crise]. Tokyo: Bunshun shinsho 文春新書.
- Glaser, Barney G., et Anselm L. Strauss. 1967. *The discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. New Brunswick: Aldine Transaction.
- Hatamura, Yôtarô. 2012. « "Chairperson's Remarks", Final Report (ICANPS) ». Tôkyô.
- Heimbürger, Jean-François. 2018. *Le Japon face aux catastrophes naturelles*. ISTE Editions.
- Hofstadter, Douglas, et Emmanuel Sander. 2013. *L'Analogie, cœur de la pensée*. Paris : Odile Jacob.
- Katô, Shûichi. 2009. *Le temps et l'espace dans la culture japonaise*. Paris : CNRS Editions.
- Lalande, André. 2010. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. 3ème édition. Paris : Presses Universitaires de France.
- Levesque, Simon. 2015. « Le mystérieux fonctionnement de l'abduction selon Charles S. Peirce ». *Cygne noir* 3 (Sémiotique des mystères).
- Matsumoto, Miwao. 2012. *Kôzô-sai. Kagaku gijutsu shakai ni hisomu kiki* 構造災—科学技術社会に潜む危機 [Le désastre structurel. La crise cachée dans l'interface science-technologie-société]. Tôkyô: Iwanami shoten 岩波書店.
- Mazel-Cabasse, Charlotte. 2017. « Hybrid Disasters - Hybrid Knowledge ». In *Resilience: A New Paradigm of Nuclear Safety. From Accident Mitigation to Resilient Society Facing Extreme Situations*, par Joonhong Ahn, Franck Guarnieri, et Kazuo Furuta, 337-51. Springer.
- Nāgārjuna. 2002. *Stances du milieu par excellence (Madhyamaka-Kārikās)*. Traduit par Guy Bugault. Connaissance de l'Orient. Paris: Gallimard.
- NAIIC. 2012. « The Official Report of The Fukushima Nuclear Accident Independent Investigation Commission. Executive Summary ». Tokyo: The National Diet of Japan.
- Peirce, Charles S. 1931a. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Volume I : Principles of Philosophy*. Édité par Charles Hartshorne et Paul Weiss. 8 vol. Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.
- . 1931b. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Volume II : Elements of Logic*. Édité par Charles Hartshorne et Paul Weiss. 8 vol. Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Portelli, Aurélien. 2017. « What Cultural Objects Say About Nuclear Accidents and Their Way of Depicting a Controversial Industry ». In *Resilience: A New Paradigm of Nuclear Safety. From Accident Mitigation to Resilient Society Facing Extreme Situations*, par Joonhong Ahn, Franck Guarnieri, et Kazuo Furuta, 137-56. Cham : Springer.
- Souyri, Pierre-François. 2010. *Nouvelle Histoire du Japon*. Paris : Perrin.

- Tobe, Ryôichi, Yoshiya Teramoto, Shin.ichi Kamata, Yoshio Sugino, Tomohide Murai, et Ikujirô Nonaka. 1984. *Shippai no honshitsu. Nihon-gun no sôshiki ron teki kenkyû* 失敗の本質。日本軍の組織論的研究 [L'essence de l'échec. Etude organisationnelle de l'armée japonaise]. Tôkyô : Diamond Press.
- Tôdô, Akiyasu. 2010. « 災 (*sai*, “désastre”) ». In 漢字源 *Kanjigen*, 5ème édition, 1977. Tôkyô : Gakken Purasu 学研プラス.
- Uchiyamada Yasushi. 2013. « 3.11 no toi. Sono basho to jikan 3.11 の問い—その場所と時間 [Questionner le 3.11. Lieu et Temps] ». *Rekishijinrui* 歴史人類 [Histoire & Anthropologie]. 41 (mars) : 121-37.
- Yamauchi, Tokuryû. 2020. *Logos et lemme. Pensée occidentale, pensée orientale*. Traduit par Augustin Berque et Romaric Jannel. CNRS Editions.
- Yanagida, Kunio. 2013. *Owaranai genpatsu jikô to 'Nihonbyô'* 終わらない原発事故と「日本病」 [L'accident nucléaire sans fin et la « maladie du Japon »]. Tôkyô : Shinchosha.